



Jeudi prochain c'est Thanksgiving! Vu de loin dans l'Ouest Lointain l'engouement des évangéliques français pour cette fête américaine, n'est pas sans un côté un peu comique, rappelant celui de leur admiration pour **Jonathan Edwards** (1703-1758).

Lequel eut un fils s'appelant **Jonathan Edwards** (1745-1801, Junior), lequel eut un fils s'appelant **Jonathan Edwards** (1772-1831, Walter), lequel eut un fils s'appelant **Tryon Edwards** (1809-1894).

Tryon était donc l'arrière petit-fils du grand métaphysicien (prénom qui ne doit pas surprendre dans un pays où deux syllabes accolées quelconques en forment toujours un). Pasteur lui-même, fort apprécié dans sa ville de Rochester, il a laissé notamment un *Sermon de Thanksgiving* intéressant à deux points de vue, et que vous pouvez lire ci-après, traduit en français par nos soins.

D'abord, c'est un document historique sur l'état du développement de l'Amérique il y a deux cents ans (puisqu'il a été prêché en 1836!) ainsi que sur sa mentalité religieuse à l'époque. On ne peut le lire sans réaliser combien il est absurde de vilipender les Américains pour leur *nationalisme chrétien* : autant reprocher à quelqu'un son ADN, il est né ainsi, rien ne le changera. Ensuite, sa conclusion donne une sorte d'avertissement prophétique sur les dangers propres à la liberté et à la prospérité, assez semblable à celui que donnait indépendamment Tocqueville quasiment la même année.

Mais pourquoi la célébration de Thanksgiving par des évangéliques français et leur admiration sans bornes pour Jonathan Edwards prête à sourire? Parce qu'il s'agit là d'un trait bien français de s'occuper des affaires lointaines plutôt que des leurs propres locales, comme un président qui s'en irait gesticuler à l'étranger... Les Français se passionnent pour les élections américaines, mais ne vont pas voter aux leurs, rappelons que leur dernier président a quand même été élu avec moins de 25% des inscrits... Les "théologiens" français encensent le "profond génie" de Jonathan Edwards, mais leurs citations de Pascal sur FB sont fausses, ou traduites de l'anglais quand elles sont un peu vraies, et d'ailleurs ils fuiraient de la salle si on leur prêchait vraiment du Edwards, tellement ses sermons sont lourds et imbuables.

Je sais bien qu'on répond que la politique de l'Amérique est de plus de conséquence que celle de la France; que la France n'a aucune culture biblique. Mais c'est faux partout!

la politique d'un pays a évidemment des conséquences immédiates sur le pays lui-même, et quant à l'*Histoire de la Bible en France* (remontant à Charlemagne) qui l'a lue ? Ah mais elle est pas rééditée... Pourquoi ? pour la même raison que cela fait plus intello de parler de livres médiocres et traduits que des proches et bons. « Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? »

Eh bien puisqu'on n'accorde d'intérêt qu'à du Edwards traduit de l'américain en voici un de plus ☺. Quant à la turkey, un coq au vin ça n'est pas mal non plus quand on a des motifs de se réjouir de la bonté de Dieu.



UN SERMON DE THANKSGIVING

Louez l'ÉTERNEL, vous toutes les nations, car sa bonté envers nous est grande. LOUEZ L'ÉTERNEL.

Psaume.117.1-2

Les paroles de ce texte se réfèrent à l'origine à la nation juive. Le Psalmiste a énuméré quelques-unes des nombreuses miséricordes de l'ÉTERNEL, tant temporelles que spirituelles, envers son peuple élu. Il a passé en revue les bienfaits de la providence de Dieu et les bienfaits plus riches encore de sa grâce ; et tandis qu'ils surgissent devant lui, l'un après l'autre, comme autant de visions de miséricorde, son

cœur est rempli de gratitude envers le Seigneur, et il la répand en flots abondants, clairs et doux de reconnaissance et de louange. Ô ! quelle différence d'avec la grande masse des hommes qui reçoivent, jouissent et peut-être même se remémorent d'innombrables bénédictions, tout en restant indifférents au donateur – ils naviguent joyeusement, portés par la brise favorable et la mer sereine de la miséricorde, tout en oubliant le pouvoir bienveillant qui les protège de la tempête de l'adversité – ils oublient la main qui retient ses éclairs – la voix qui muselle ses tonnerres, et qui dit à chaque vague menaçante : « Paix, calme-toi ! »

Mais revenons à notre sujet. Dans ce qui constitue le *cœur* du texte, il existe une analogie frappante entre notre propre nation et l'ancien peuple de l'alliance de Dieu. Non pas que, comme eux, nous soyons entourés des manifestations visibles de la gloire de Dieu ; non pas que nous respirions une atmosphère de miracles ; ou que nous jouissions de la direction personnelle de l'Ange de l'Alliance ; ou que nous recevions notre pain quotidien par une manne tombant du ciel. Ces prodiges, comme le buisson ardent d'Horeb ou la colonne de feu et de nuée du désert, étaient particulières à l'Ancien Testament et ne feront jamais partie de notre expérience. Mais néanmoins, dans de nombreuses, très nombreuses parties de notre histoire passée et dans la condition présente de notre peuple, nous trouvons, des raisons multiples de nous exclamer, dans l'esprit de ce Psaume : « Sa bonté envers nous est grande », et plus encore d'ajouter, avec une gratitude sincère et ardente, son commencement et sa

conclusion : « LOUEZ L'ÉTERNEL. »

Tel est donc le sujet sur lequel j'attire votre attention : un regard sur la bonté passée et présente des voies de Dieu envers nous en tant que nation, et sur le fait que celles-ci ont toujours été telles qu'elles devraient susciter notre louange sincère, reconnaissante et constante. Le texte, appliqué à nous-mêmes, nous rappelle que jusqu'à présent dans notre histoire, nous avons toujours été grandement bénis par Dieu. Notre nation, en tant que telle, a été particulièrement privilégiée à bien des égards, dont quelques-uns peuvent être mentionnés.

I.

Une nation privilégiée dans ses FONDATEURS. — Chez les nations, comme chez les individus, se manifeste un désir universel de connaître leurs ancêtres et leurs fondateurs. Nous aimons la mémoire des êtres disparus, des événements passés et des jours anciens qui ont tissé notre propre histoire. Il est parfois *profitable* de s'attarder sur ces choses – spécialement quand elles nous exhortent à être nobles et bons dans nos projets, et remplis de gratitude envers Dieu. A cet égard, en tant que peuple, nous avons été singulièrement favorisés par le Ciel. Car pour la plupart des nations, tout ce qu'il y avait de particulier et de marquant dans le caractère de leurs fondateurs est tombé depuis longtemps dans l'oubli ; ou bien lorsqu'on s'en souvient un peu, l'oubli cède souvent la place à un parfum d'infamie, comme dans le cas de Rome

et de certains États grecs, fondés par des brigands ou des aventuriers. Il n'en est pas ainsi pour nous. « *Dieu a tamisé le bon grain de trois royaumes afin d'ensemencer le désert américain avec le plus beau blé.* » Les fondateurs de ce pays étaient une équipe noble et pleine d'abnégation, « dont le monde n'était pas digne ». C'étaient, en partie, les presbytériens d'Écosse et les huguenots de France, mais surtout les DISSIDENTS d'Angleterre – fondus ensemble par le feu de la persécution et par les sympathies d'une foi commune, tous connus sous le nom de « Puritains » – descendance dont chaque Américain devrait se glorifier, et considérer, même au degré le plus lointain, comme la plus noble généalogie que la terre puisse donner !

Henri VIII avait certes porté son coup mortel à la papauté en Angleterre ; mais les principes corrompus et persécuteurs de Rome étaient si profondément enracinés dans la mentalité moyenâgeuse qu'ils « menèrent longtemps un conflit féroce et sanglant contre les droits de la conscience et les plus chères espérances de l'homme ». Durant les règnes de Marie et d'Élisabeth, et des deux souverains suivants, certaines lois furent adoptées au sujet des convictions et des pratiques religieuses, que beaucoup considérèrent comme des actes de tyrannie envers la conscience et d'opposition à Dieu. Deux actes en particulier – l'un déclarant la Reine chef suprême de l'Église, et l'autre exigeant la conformité en toutes choses à la religion établie – suscitérent une résistance immédiate et puissante. Les plaines de Smithfield fumaient encore du sang des martyrs, les bûchers par

centaines¹ étaient à peine éteints, qu'il y avait encore des hommes à l'esprit héroïque et audacieux résistant sans peur à ces lois oppressives ; et demandant une plus grande liberté, pour pouvoir exercer leur culte simple et pur. Ils persévérèrent en cela, malgré les souffrances inouïes endurées suite à des lois injustes, malgré les calomnies amères et perfides – ils persévérèrent jusqu'à ce que, par un exil volontaire de leur terre natale, ils atteignent un but longtemps recherché. Par dérision et condamnation, ils furent appelés « *Puritains* » ; un terme méprisant que leur vrai caractère a su transformer en l'attachant désormais à tout ce qui est grand, noble et glorieux dans l'homme. Ce caractère, je ne peux mieux le décrire qu'en reprenant les sentiments abrégés d'un auteur, l'honorable Thomas Babbington Macaulay – lequel sera difficilement soupçonné de préjugé en leur faveur, puisqu'il est membre de l'Église officielle de ce pays d'où nos pères ont fui.

« Les Puritains », dit-il², « étaient le groupe d'hommes le plus remarquable que le monde ait jamais produit. Les accusations sur certains côtés odieux de leur caractère ne se fondaient que sur des observations superficielles et malveillantes, sources d'invectives et de dérisions sans mesure. En tant que communauté, ils étaient impopulaires et furent donc livrés aux attaques de la presse et de l'estrade, qui à cette époque était des

¹Même Hume admet qu'en trois ans du règne de Marie, 277 personnes furent brûlées sur le bûcher, outre celles qui furent punies par des amendes, des emprisonnements et des confiscations. Le nombre était probablement beaucoup plus grand.

²*Edinburgh Review*, vol. XLII, p. 337.

plus licencieuses. Mais la philosophie de l'histoire ne s'apprend pas en ne prêtant attention qu'aux railleries. La plupart de leurs absurdités provenaient d'attitudes *extérieures* sans importance, sans lesquelles ils auraient pu, en effet, être moins ridicules. Mais au delà de toutes ces manies indifférentes, les Puritains étaient des hommes qui avaient acquis un caractère méditatif particulier par la contemplation quotidienne d'êtres supérieurs et de réalités éternelles. Non contents de reconnaître, en général, une Providence qui gouverne tout, ils attribuaient habituellement chaque événement à la volonté de ce grand Être, pour la puissance duquel rien n'était trop vaste, et pour l'amour duquel rien n'était trop petit. Connaître, servir et jouir de ce grand Dieu était pour eux le but ultime de l'existence. Ils rejetaient avec mépris l'hommage cérémonieux que d'autres sectes avaient substitué au culte pur de l'âme. Au lieu de se contenter d'aperçus occasionnels de la Divinité à travers un voile obscur, ils aspiraient à contempler pleinement sa lumière infinie et à communier avec lui face à face. D'où leur mépris pour toutes les distinctions terrestres. Ils ne reconnaissaient aucun critère de supériorité, sinon la faveur divine ; et confiants dans cette faveur, ils dédaignaient les réussites, les honneurs et les dignités de ce monde. S'ils ignoraient les œuvres des philosophes et des poètes, ils étaient profondément versés dans les oracles de Dieu. Les riches, les éloquents, les ecclésiastiques, les nobles, ils les regardaient avec mépris ; car ils se considéraient riches d'un trésor plus précieux que l'argent, éloquents dans un langage plus sublime que ceux des orateurs – nobles par naissance d'une création nouvelle, prêtres par l'imposition de mains plus saintes.

Le plus humble d'entre eux s'estimait destiné depuis toujours à jouir d'une félicité sans bornes, lorsque le ciel et la terre auraient disparu. Pour lui, des empires s'étaient élevés, avaient prospéré puis décliné ; pour lui avait retenti la voix de l'Évangéliste et la harpe du Prophète. Il avait été délivré de l'emprise d'un ennemi terrible, par un libérateur merveilleux, sauvé par la sueur de son agonie expiatoire et par le sang de son sacrifice éternel. Pour lui, le soleil s'était obscurci, les rochers s'étaient fendus, les morts s'étaient levés, et toute la nature avait frémi aux affres de son Seigneur expirant. Le Puritain était composé de deux hommes différents : l'un, tout de pénitence, d'affection, de gratitude et d'abaissement de soi ; l'autre, fier, calme, inflexible, sagace. Il se prosternait dans la poussière devant son Créateur ; mais il mettait son pied sur la nuque de son roi. Les hommes pouvaient se moquer d'eux avec mépris ou dérision ; mais ceux qui les rencontraient dans la joute oratoire ou sur le champ de bataille n'avaient pas envie de rire. Dans les affaires civiles et militaires, ils manifestaient une froideur de jugement et une fermeté de but qui résultaient de leur zèle ; car l'intensité même de leurs sentiments sur la question importante les rendait calmes et tranquilles sur toutes les autres. Dans le sentiment dominant de leur foi s'engloutissaient leur pitié et leur haine, leur ambition et leur crainte. La mort, pour eux, n'avait point de terreurs, ni le plaisir de charmes. Ils étaient capables de sourires et de larmes, de ravissements et de chagrins, mais pas non pour les choses de ce monde. Leurs esprits dégagés de toute passion et de tout préjugé vulgaire, planaient au-dessus des tentations de la peur et de la corruption, ils traversaient la vie, comme

Talus l'homme de fer compagnon d'Artegales³, qui de son fléau, abattait et piétinait toute forme d'oppression – se mêlant aux êtres humains, mais n'ayant aucune part à leurs infirmités – insensibles à la fatigue, au plaisir, et à la douleur – ne pouvant être percés par aucune arme – ne pouvant être retenus par aucune barrière. »

Tels étaient les Puritains aux yeux du politicien impartial. Remplacez ce tableau dans une atmosphère céleste, et tels étaient, substantiellement, les puritains aux yeux du chrétien ; et pour autant que leurs bonnes qualités sont concernées – tels ils furent rendus *par leur religion*. Ils méritent une mention spéciale dans les pages les plus brillantes de l'histoire de l'humanité ; il en ont une dans les pages du ciel. « Ils avaient leurs défauts – leur fausse logique et leur extravagance, les préjugés du siècle dans lequel ils vivaient » ; mais ils sont venus dans ce pays, en amis de la liberté, de l'éducation, de la religion ; et « par l'érudition de beaucoup d'entre eux, par leur sagesse et les résultats de leurs entreprises et de leurs travaux, ils se distinguent encore comme une race noble, tout à fait supérieure aux ancêtres de toute autre nation ». Nous pouvons bien nous exclamer avec le Psalmiste : « Sa bonté envers nous est grande. LOUEZ L'ÉTERNEL. »

³Allusion au poème épique *The Faerie Queene* de Edmund Spenser, poète anglais du XVI^e siècle.

II.

Une nation privilégiée dans les DESSEINS pour lesquels elle fut fondée. — Aucune autre nation n'a jamais été fondée pour des fins si nobles et si bienveillantes. Les colonies grecques et romaines n'étaient destinées qu'à satisfaire des appétits de richesse et de conquête; et il en était de même des colonies d'Espagne et de Grande-Bretagne, aux Indes orientales et occidentales. Il n'en fut pas ainsi, cependant, pour les Puritains. Opprimés et persécutés là où ils auraient dû être protégés, puis exilés et bannis comme des criminels, ils résolurent, pour l'amour de la *liberté*⁴ et pour l'amour de la *religion*⁵, de quitter les foyers de leurs pères pour les

⁴Deux fois dans leur terre natale, les Puritains empêchèrent la constitution britannique d'être écartée par les usurpations des Stuarts. Même HUME, qui n'est jamais en retard pour ridiculiser à la fois leur caractère et leurs principes, est contraint d'admettre « que l'étincelle précieuse de la liberté a été allumée et préservée par les Puritains »; et que c'est à eux que « les Anglais doivent toute la liberté de leur Constitution ». Cet esprit, ils l'apportèrent avec eux dans ce pays; et avant de quitter la cabine du « Mayflower », ils se constituèrent, dans un article écrit, « en un corps politique civil », etc. Il est digne de remarque que c'est là la première constitution écrite de l'histoire, d'un gouvernement qui reconnaissait le principe fondamental que tous devaient être gouvernés par la majorité — le GERME MÊME DE TOUTES LES RÉPUBLIQUES MODERNES.

⁵« L'une des fins principales de toutes ces entreprises », dit l'un des premiers émigrants, « était de planter l'Évangile dans ces régions obscures d'Amérique ». Et un des premiers historiens de notre pays ajoute : « Ce n'était pas seulement leur but principal, mais leur seule but ». En conséquence, nous ne sommes pas surpris d'entendre que « les blasphémateurs et les ivrognes n'étaient pas connus dans le pays »; ou qu'un éminent ministre, parlant de cette période dans un sermon devant le Parlement britannique, ait pu dire : « J'ai vécu dans ce pays sept ans, et je n'ai jamais entendu un serment profane ni vu une personne ivre dans le pays. »

déserts de l'ouest encore impraticables. La persécution les poursuivait dans tous leurs mouvements, mais ils échappèrent à ses mâchoires. L'épée se leva pour s'opposer à leur progression, mais ils évitèrent son tranchant. La tempête de mer souffla sur leurs navires, mais Dieu avait marqué chacun de ses nuages de l'arc de sa miséricorde.

Le sauvage les rencontra à leur arrivée, mais la même main qui avait retenu les tempêtes tint son hostilité en échec, jusqu'à ce que les arrivants soient en mesure de la contrôler. A travers tout cela, et mille obstacles divers, ils persévérèrent avec un dessein inébranlable, jusqu'à ce qu'ils se soient construit un refuge contre l'oppression, un asile pour la conscience et un temple pour Dieu. Ce refuge – cet asile – ce temple, c'était tout un. Nos collines éternelles en étaient les fondations; les pics de nos montagnes élevées, ses flèches; l'immensité du continent, ses dimensions; le soupir automnal de nos forêts, sa mélancolique musique de deuil; le clapotis des lacs et le murmure des rivières, ses suaves élégies; le rugissement de la cataracte et le tonnerre de la tornade y faisaient retentir ses hymnes les plus puissants; enfin la prière du Pèlerin, sortant du plus profond d'un cœur humble et reconnaissant, montait à Dieu en sacrifice de bonne odeur. Ils trouvèrent ici le repos de leurs errances – ici la conscience était libre, la voix de l'opresseur disparue; ici ils lâchaient bride à leurs prières et à leurs louanges, « sans que personne ne les inquiète ou ne les effraie ». Aucune autre nation n'a jamais été fondée sur de telles saintes ambitions et des buts aussi nobles. Assurément, « Sa bonté envers nous est grande.

LOUEZ L'ÉTERNEL. »

III.

Une nation privilégiée dans la PROTECTION dont Dieu l'entoura durant les périodes d'épreuve et de danger. — Dès le début, comme nous l'avons vu, l'hostilité des premiers occupants fut miséricordieusement retenue, jusqu'à ce que, par leur propre accroissement, nos pères soient en mesure d'assurer eux-mêmes leur protection. Plus tard encore dans notre histoire, la France convoitait nos possessions et pendant plus d'un demi-siècle elle s'efforça de nous les confisquer. A l'ouest, elle nous cernait « par une chaîne de forteresses, à l'est nos côtes étaient sans défense face à sa marine ». Les barbares locaux furent excités contre nous, et des hordes d'étrangers, guère moins sauvages, furent déversées dans le but de nous détruire. Le danger et la mort rôdaient de tous côtés. Le laboureur était assassiné dans son champ, la maisonnée dans son sommeil, le bébé dans les bras de sa mère, et l'adorateur sur l'autel même de Dieu ! Pendant un temps, il sembla que l'anéantissement final soit inéluctable. Mais « celui qui transplante ses enfants, nous a soutenu⁶ » ; et dans sa grande miséricorde nous fûmes sauvés et sortîmes en vainqueurs.

Pour ne mentionner qu'un seul des nombreux cas où les plans de nos ennemis furent providentiellement déjoués,

⁶Allusion à la devise du Connecticut : *Qui Transtulit Sustinet*, elle-même inspirée du Psaume 80.

nous pouvons nous référer à la grande flotte qu'ils équipèrent en 1746 pour ravager nos côtes sans défense. Pendant des semaines, les bateaux furent retenus dans les ports de France par ce qui a été judicieusement appelé « un embargo du ciel ». En traversant l'océan, leur armada fut si malmenée par les tempêtes que seule une petite partie atteignit nos côtes. Le premier et le second commandants furent si abattus par cette catastrophe qu'ils se suicidèrent ; le troisième n'eut pas plus tôt débarqué avec ses hommes que l'ange du Seigneur les frappa d'une peste, de sorte que leur camp, comme celui des Assyriens au temps Sanchérib, était rempli de cadavres. Ainsi le Tout-Puissant les contraignit « à reprendre le chemin par lequel ils étaient venus », sans même lever une lance ou tirer une flèche contre les villes qu'ils avaient l'intention de détruire. La tempête, les vagues et la peste combattirent contre nos ennemis, tandis que nos pères « se tinrent tranquilles et virent le salut de Dieu ».

Dans tout ce conflit, nous fûmes aidés et protégés par la mère-patrie, car Georges II était un père pour ses colonies. Mais Georges III fut leur oppresseur et leur tyran, sa politique envers nous était cruelle et aliénante. On lui résista premièrement par des pétitions, puis par des remontrances ; lorsque celles-ci furent vaines, ce fut l'appel aux armes. La lutte fut longue, ardente à l'extrême, et nous semblait presque sans espoir ; car tandis que les armées de nos adversaires étaient nombreuses, leurs ressources immenses, leurs généraux distingués tant par le courage que par l'expérience, la nôtre n'était qu'une petite troupe, dépourvue

d'armes et de munitions, novice dans les batailles, n'ayant d'autres ressources que sa foi, d'autre espoir que la justice de sa cause, et d'autre chef suprême que la providence de Dieu. Durant la première partie de ce conflit inégal, la perspective était sombre et lugubre. « Nos ennuis étaient multiples – nos souffrances immenses. Nos villes furent brûlées ou pillées, nos champs couverts de cadavres, nos vallées trempées de sang. Une grande partie de la fleur de nos soldats, furent fauchée au combat, beaucoup périrent dans des bateaux-prisons, victimes des privations et de la maladie. Nos frontières restaient perméables aux assauts du tomahawk, et nos ports maritimes étaient ouverts aux ravages des canons britanniques. » A l'angoisse et à la détresse nous comprimant de l'extérieur se joignirent celles de l'intérieur : une misérable monnaie de papier, se dépréciant quotidiennement, excitait la méfiance mutuelle, embarrassait les affaires privées et paralysait les énergies du gouvernement. Lors de cette terrible crise l'anxiété faisait pâlir tous les fronts, la peur envahissait tous les cœurs – telle l'ancien Israël sorti d'Égypte, l'Amérique se tenait tremblante au bord de la mer, également incapable de résister ou d'échapper à ses ennemis ; alors le Tout-Puissant apparut pour notre délivrance. Il frappa la mer dont les vagues étaient prêtes à nous submerger, à son coup ses flots profonds furent divisés, et nous passâmes à travers en sécurité, vers l'indépendance et la liberté.

Cet événement mémorable, ne mit cependant pas fin à nos épreuves. La nation était épuisée par la guerre et accablée de dettes. L'insuffisance de l'ancienne confédération,

n'avait pas été ressentie tant que nous étions liés face à des dangers communs, elle devint alors manifeste. « Ses liens n'étaient que des lignes sur un parchemin, ses commandements qu'une simple demande. » La taxation aussi excita le mécontentement. Un État fut perturbé par l'insurrection, et tous furent perplexes et ébranlés par des systèmes de politique discordants ou des intérêts opposés. Les pouvoirs du gouvernement général étaient faibles ; ses droits douteux ; les liens de l'union se relâchaient manifestement, et tout le système tendait vers la dissolution. Mais la même main bienveillante qui nous avait conduits en sécurité à travers la mer ne nous abandonna pas dans le désert. La même puissance qui nous avait protégés du danger externe nous sauva maintenant de la ruine interne. Guidés par le doigt de la Providence, les patriotes et les sages de notre pays s'assemblèrent à nouveau et formèrent la CONSTITUTION AMÉRICAINE, qui jusqu'à présent a été, et qui, nous l'espérons pourra toujours être, la base ferme de notre liberté et de notre union.

Le temps nous manquerait pour nous attarder davantage sur les grandes lignes de notre parcours sans précédent, de colonies infantiles jusqu'à une nation puissante. Qu'il suffise de dire que depuis le premier établissement du pays jusqu'à l'heure présente, nous avons toujours été portés comme sur des ailes d'aigle, guidés par la sagesse infinie, entourés, abrités, soutenus par la force et la mansuétude du Tout-Puissant. Que de motifs abondants n'avons-nous pas, de nous exclamer avec la plus profonde reconnaissance : « Sa bonté envers nous est grande. LOUEZ L'ÉTERNEL. »

Notre nation, en tant que telle, a également été éminemment privilégiée,

IV.

Une nation privilégiée dans son ACCROISSEMENT et sa PROSPÉRITÉ. — Il y a deux siècles, quelques barques ballottées sur les flots contenaient toute notre population ; quelques campements dans le désert balayé par le vent délimitaient toute l'étendue de notre territoire, dont la propriété nous était contestée par les bêtes sauvages, et par des hommes souvent plus sauvages et féroces qu'elles. Même à l'époque de la révolution, notre territoire était comparative-ment étroit et notre population petite. Aujourd'hui notre nation s'étend d'un océan à l'autre, sur plus de deux millions de miles carrés, soit environ un vingtième du globe habitable, renfermant dans ses frontières plus de soixante-dix tribus indiennes distinctes, avec la plupart desquelles nous sommes en paix, et dont trente ont conclu des traités en bonne et due forme. En quelques chiffres, 340 millions d'acres publics et disponibles, dix mille miles de frontières, dont quatre mille de côtes maritimes, une population qui s'élève déjà à 14 millions d'âmes, c'est là notre étendue et notre accroissement. Le climat de l'Amérique est si varié, la fertilité de sa terre est si productive, qu'elle pourrait nourrir une population presque aussi grande que celle du globe entier. La valeur annuelle de nos exportations est de 122 millions de dollars, celle de nos importations de 173 millions — dont neuf dixièmes sont transportés par des navires américains.

L'ensemble de notre tonnage étranger et côtier n'est pas loin de deux millions de tonnes, outre celui sur nos eaux intérieures – employant au total 200 000 marinières et marins. Depuis 1800, la valeur totale de la production de notre commerce, de nos manufactures et de notre agriculture s'élève à deux milliards de dollars annuels. Nos immenses ressources naturelles, scientifiquement exploitées produisent toujours davantage ; nos divers moyens de communication, chemins de fer rapides, rivières et canaux, ont tissé sur l'ensemble du pays un immense réseau artériel à travers lequel pulse régulièrement la vie commerciale. Nous sommes en paix chez nous et respectés à l'étranger. Notre capital bancaire s'élève à environ 300 millions de dollars, et notre revenu annuel n'est pas loin de 50 millions ; et tandis que de nombreuses nations du monde sont accablées de dettes immenses, nous sommes en fait perplexes et divisés sur la meilleure utilisation que nous pourrions faire d'un excédent de revenus de plus de 40 millions de dollars ! L'émigration déverse ses fertiles marées vers le grand ouest, jusqu'au Pacifique. Des villes riches et splendides, bâties avec intelligence, parent depuis longtemps, comme de précieux et nobles bijoux, nos côtes orientales, tandis que d'autres s'élèvent à l'intérieur du pays, les rivalisant en taille et en rapidité de croissance. Les arts et les sciences, les manufactures et l'intelligence générale augmentent partout. Comme l'avait prophétisé Esaïe (60.22) « Le plus petit deviendra un millier, et le moindre une nation puissante. Moi, l'Éternel, je hâterai ces choses en leur temps. » « Un nouveau département de l'empire moral de Dieu s'élève – s'est élevé. Un nouveau monde – un monde

d'hommes libres est créé, nombreux et arrosé de bénédictions. Vraiment « Sa bonté envers nous est grande. LOUEZ L'ÉTERNEL. »

V.

Une nation privilégiée dans la JOUISSANCE et le CONFORT DE LA VIE, comme FRUITS DE SON TRAVAIL.

— En aucun autre pays les comforts de la vie ne sont aussi pleinement et librement appréciés que dans le nôtre. En Norvège et en Suède la nourriture ordinaire de la paysannerie se borne à de la farine d'avoine et occasionnellement un peu de poisson séché, tandis que leurs habitations sont de simples cabanes en rondins couvertes d'écorce ou de gazon. Au Danemark, les fermiers sont achetés et vendus avec la terre sur laquelle ils travaillent, avec aussi peu de cérémonie que s'ils faisaient partie des broussailles. Dans le climat glacial de la Russie presque aucun d'entre eux n'a de lit. En Pologne, leur condition est encore plus dégradée, si l'un d'eux ose frapper un noble, c'est la condamnation à mort. Dans ces pays la nourriture quotidienne des pauvres serait à peine offerte au plus humble des mendiants américains. En Europe, le salaire le plus élevé des manufacturiers de coton n'est que de quatre à dix shillings par semaine; des 32 millions de Français, plus de 22 millions sont contraints de vivre, ou plutôt de mourir de faim, avec cinq à huit centimes par jour; et de cette pauvre pitance, un cinquième est réclamé par les impôts. En 1820, un septième de tous les habitants de Paris recevait une aide de la charité publique,

et un tiers des moribonds, mouraient à l'hospice public. En France, seulement 1 personne sur 196 est autorisée à voter pour élire ses dirigeants, tandis que dans ce pays, si nous prenons notre propre État, celui de New York, comme exemple, près d'un sixième de la population totale sont des électeurs. En France et en Allemagne la proportion des miséreux est de 1 sur 20 ; en Hollande, de 1 sur 7 ; en Grande-Bretagne, de 1 sur 6 ; et en Irlande, de 1 sur 3 ! Des 1 400 000 maisons en Irlande, une sur six, soit 230 000, sont occupées par des nécessiteux ; 700 000 n'ont qu'une seule pièce chauffée ; une grande partie d'entre elles se réduisent à « quatre murs de boue, sans cheminée ni fenêtre, et sans lit, à part le sol d'argile ou la paille qui peut s'y trouver ». Dans une paroisse de ce pays, sur 9000 habitants, 3136 n'avaient pas pu, pendant cinq ans, s'acheter un seul vêtement chaud, et sur 1618 familles – la population entière – 1011 n'avaient qu'une seule couverture, 229 n'en avaient aucune. Le salaire moyen le plus élevé du travailleur irlandais n'est que de 9 à 11 centimes par jour ; et même celui des classes manufacturières n'est guère meilleur. Même en Angleterre, plus développée que la plupart des pays, de 30 à 40 % de la propriété sont taxés chaque année pour faire face aux dépenses énormes du gouvernement ; le salaire journalier des ouvriers ne monte pas plus haut que 60 centimes, et peut descendre jusqu'à 12 centimes ; la condition générale de la grande partie des classes laborieuses anglaises est si misérable qu'elle justifie presque pleinement la déclaration d'un rédacteur du *London Quarterly*, selon laquelle « chaque travailleur anglais DOIT passer par l'hospice pour arriver à

sa tombe ! » Je pourrais multiplier indéfiniment des déclarations similaires, mais j'en ai assez dit pour vous montrer que les aises, le confort et les bénédictions dont nous jouissons en Amérique, ne sont accordés à aucune autre nation sur terre au même degré. Chacun de nous qui n'a pas besoin de terminer sa vie à l'hospice, peut bien, comparativement, se considérer comme riche, et n'a aucune raison de se plaindre des difficultés de son sort. Au vu de tant de bien-être, nous pouvons bien dire en tant que peuple, et dans le sentiment de notre texte : « Sa bonté envers nous est grande. LOUEZ L'ÉTERNEL. »

VI.

Une nation privilégiée dans l'ÉDUCATION et l'INTELLIGENCE. — En Irlande, comme aussi dans de nombreux autres États européens, des centaines de milliers d'enfants sont dépourvus de tout moyen d'instruction ; et celle dispensée dans les écoles est déplorable. En France, seulement 300 sur 1000 sont capables de lire ; tandis qu'au Massachusetts, 999 sur 1000 savent à la fois lire et écrire ; dans le Connecticut, lors du recensement d'il y a quelques années, il ne s'est trouvé que trois hommes dans tout l'État qui ne savaient ni lire ni écrire. La plupart des États, en tant que tels, sont engagés dans l'œuvre d'instruction des jeunes. Dans notre propre État (qui possède l'un des systèmes d'écoles publiques les mieux conçus et les plus efficaces du pays), sont dépensés annuellement pour cet objet, à partir de fonds publics, plus de 300 000 dollars, et au total plus de 1 200 000 dollars — offrant

l'instruction à 541 401 des 543 085 enfants aux frais de l'État entre les âges de 5 et 15 ans. Outre l'instruction dispensée par le clergé, par nos grandes sociétés de bienfaisance, par nos écoles du dimanche, avec leurs centaines de milliers d'élèves, nous avons environ 1300 journaux (plus que n'en possèdent les 200 millions d'Européens), 130 journaux scientifiques et religieux, et des grandes Revues trimestrielles. Nous avons 8 écoles de droit, avec leurs 12 professeurs et 250 étudiants; 23 institutions médicales, avec 135 professeurs et 2200 étudiants; 32 séminaires théologiques, avec 88 professeurs et 1150 étudiants; et 86 Collèges, avec 150 instructeurs, 15 000 diplômés, 9000 élèves, 398 000 volumes dans leurs bibliothèques, autant de fontaines de lumière et de connaissance illuminant notre pays. Ceci n'est qu'une petite partie des faits que je pourrais facilement avancer pour établir mon point, mais suffit à établir qu'il n'y a aucun autre pays où toutes sortes de connaissances sont librement accessibles à tous, aucun autre pays jouissant de tant de facilités pour susciter une population intelligente, saine, respectable et utile; ceci suffit à nous prouver encore une fois la bonté de Dieu à notre égard, et à pousser nos âmes à s'écrier avec le Psalmiste : « LOUEZ L'ÉTERNEL. »

VII.

Une nation privilégiée dans ses BÉNÉDICTIONS SPIRITUELLES ET RELIGIEUSES.

Nos grandes sociétés de bienfaisance (dont le revenu annuel des plus importantes dépasse un million de dollars) accomplissent une vaste quantité de bonnes œuvres, par le biais de la charité préventive – pour le développement d'une intelligence saine et l'avancement de la religion pure. Contrairement à la plupart des pays de la terre, nous n'avons pas de forme de religion légalement établie. L'État est libre du fardeau de l'Église, et l'Église de la malédiction de l'État. Nous ne sommes exposés à aucune interdiction laïque ni oppression en raison de notre profession ou opinion religieuse. Le sentiment est libre, et la conscience non entravée par des décrets législatifs ou les dogmes des papes. La parole de Dieu est la seule norme de nos croyances – l'évidence la seule règle de foi. Notre religion est, dans une large mesure, non pas une religion de simples formes et de cérémonies, mais une religion de l'esprit, du cœur, de l'âme. Notre propre dénomination compte 2225 ministres, 2807 congrégations et 219 126 fidèles; et dans les églises d'autres dénominations évangéliques, pour autant qu'on le sache, il y a pas loin de 10 282 ministres et 1 575 334 fidèles. Quelle puissante armée pour faire le bien, si tous vivaient vraiment pour Dieu! Dans notre propre État, il y a, en moyenne, un prédicateur évangélique pour 979 habitants; et même dans les dix États de l'Ouest dernièrement admis dans l'Union, il y a un ministre de l'Évangile (incluant toutes les dénominations) pour 1400

habitants – une proportion plus grande qu'en Écosse même, qui est probablement mieux approvisionnée en pasteurs que toute autre nation, excepté la nôtre.

Si nous pouvons en juger d'après la Nouvelle-Angleterre et une grande partie de l'église presbytérienne, le monde ne contient pas un corps d'hommes aussi éclairés, évangéliques et utiles que le ministère des États-Unis. Non pas qu'ils soient des critiques aussi considérables et éminents que les théologiens allemands, ou aussi érudits en lettres classiques comme beaucoup de clercs anglais. Mais en ce qui touche à la connaissance intelligente, complète et cohérente de la vérité divine – dans une préparation approfondie pour leur travail et dans le dévouement actif à celui-ci, je ne m'avance pas trop en disant que, en tant que corps, ils sont inégalés. Ils ont fait plus pour les intérêts de l'éducation, de la saine moralité et de la vraie religion, et dans le passé, plus pour la littérature de notre pays, que toutes les autres classes de la communauté réunies. Dans notre pays, dans son ensemble, et spécialement dans notre propre église, incluant les églises orthodoxes de la Nouvelle-Angleterre, il y a une intelligence et une solidité de foi, un sentiment moral vigoureux et une vitalité dans la religion, inégalés par ceux de toute autre nation existante. Et si nous n'avons pas rivalisé avec certains autres dans l'érudition biblique de détail, nous les avons de loin surpassés dans la recherche théologique profonde, dans les expositions de la vérité puissantes et directes, dans des enseignements d'importance immense quant à la religion personnelle, et surtout dans une connaissance expé-

rimentale des réveils religieux, lorsque l'Esprit Saint souffle sur ses églises et que des multitudes, sont introduits dans le royaume de Christ. Oui – mes auditeurs – dans la riche jouissance de privilèges religieux et de bénédictions spirituelles, Dieu nous a indubitablement favorisés plus que toute autre nation sur terre. Combien profondément devrions-nous sentir que « Sa bonté envers nous est grande ! » et avec quelle ferveur obéir à l'exhortation : « LOUEZ L'ÉTERNEL ! »

Laissant maintenant ces bénédictions générales et communes à l'ensemble de la nation, nous trouvons également d'abondantes raisons de reconnaissance, à notre niveau local :

VIII.

Nous avons été favorisé dans l'ORIGINE, la CROISSANCE et la PROSPÉRITÉ présente de notre propre ville bien-aimée. — Il y a quarante-huit ans, le terrain sur lequel notre ville se dresse maintenant n'était connu que comme une partie du terrain de chasse du reste des « Six Nations ». La personne qui quitta d'abord le Massachusetts pour l'explorer prit congé publiquement de sa famille, de ses voisins et du ministre de la paroisse, qui s'étaient rassemblés, tous en larmes, pour lui faire, pour ainsi dire, un adieu final ! A cette époque, un terrain de 24 miles de longueur par 12 de largeur avait été donné par les Indiens pour installer un moulin ! Quelle vaste, augmentation depuis de la valeur de sa proprié-

té foncière ! Ce n'est qu'en 1821 qu'une partie de ce territoire fut organisée en comté de Monroe.

Rochester, maintenant la capitale de ce comté, il y a 25 ans n'existait pas. La première maison en rondins, du côté est de la rivière, fut érigée en 1808 ; la première du côté ouest, en 1811 : – et la première personne blanche née dans le village (en 1810) est maintenant membre de cette congrégation. A cette époque, le courrier était porté vers l'est une fois par semaine à cheval ! En 1812, une partie du terrain sur lequel la ville se dresse maintenant fut d'abord divisée en lots et offerte à la vente. Cette année-là également, un bureau de poste fut établi dans le village, et son premier revenu trimestriel était de 3 dollars et 42 cents ! En 1814, l'établissement fut menacé d'une attaque de la flotte britannique, qui vint jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière ; et tous les habitants mâles capables de porter les armes (n'étant que 33 !) sortirent avec la milice des villes adjacentes pour empêcher le débarquement de l'ennemi, ne laissant que deux hommes pour s'occuper des femmes et des enfants. En 1815, la première société religieuse, celle de cette église, fut organisée avec 16 membres ; et cela vous donnera une idée de la condition du pays quand je vous dirai que c'était la seule congrégation dans une surface d'au moins 400 miles carrés. A cette époque, la population ne s'élevait qu'à 331 personnes.

Vingt et un ans se sont écoulés depuis, et maintenant nous voyons ROCHESTER quatrième, sinon troisième ville de l'« État Empire ». Ses limites incluent environ 4200 acres carrés ; sa population, selon le recensement qui vient d'être

effectué, dépasse 17 000 habitants; et la valeur estimée de sa propriété est de 17 millions et demi de dollars. Le revenu annuel de son bureau de poste, qui est un bon test à la fois de son goût littéraire et de sa prospérité commerciale, est de plus de 14 000 dollars. Son revenu de douane est de 60 000 dollars par an; et son revenu du canal de 192 000 dollars – plus important que celui de tout autre endroit à l'ouest de l'Hudson. Ses chantiers navals (qui, lors de l'élargissement du canal, deviendront des chantiers de construction de navires) fournissent non seulement nos propres canaux, mais aussi ceux d'autres États. Son intérêt dans les « Lignes de transport » est d'environ 320 000 dollars – plus que ce qui est possédé dans toutes les autres villes de l'État, de sorte qu'elle exerce une influence prépondérante dans la navigation du canal. Beaucoup de nos hôtels, dont certains sont de la plus grande classe, feraient honneur à n'importe quelle ville. Nous avons 2 journaux quotidiens, 5 hebdomadaires, 1 bimensuel et 2 mensuels; un Athenaeum, avec une bibliothèque et une salle de lecture qui y sont attachées; une Association de bibliothèque; une Académie de musique sacrée, avec un professeur et 150 élèves; 12 agences pour les compagnies d'assurance; 11 miles de trottoirs larges et bien pavés; 3 banques, avec un capital agrégé de 950 000 dollars, et autorisées à émettre entre deux et trois millions; et 1 Caisse d'épargne, dont les dépôts annuels s'élèvent à 100 000 dollars. Les ventes annuelles connues de marchandises, de divers types, s'élèvent à plus de 5 millions et demi de dollars. En plus de 9 lignes de diligences quotidiennes, il y a une communication constante avec la ville par chemins de fer et bateaux

à vapeur et à canaux. Notre énergie hydraulique est d'une capacité et d'une valeur immenses. Les deux grandes chutes et plusieurs rapides de la rivière dans les limites de la ville font une descente de deux cent soixante pieds, soit environ cent pieds de plus que la descente perpendiculaire de Niagara! La valeur de cette énergie hydraulique, calculée selon la norme de l'énergie à vapeur en Angleterre, dépasse 10 millions de dollars pour sa simple utilisation annuelle! C'est la force motrice pour la plupart des grandes manufactures et pour nos moulins. Ces immenses établissements – nos *moulins à farine* – soutenus par l'entreprise et l'habileté de nos MEUNIERS, ont déjà rendu Rochester célèbre comme la plus grande manufacture de farine au monde. Ils sont au nombre de 20, ayant 94 trains de meules, et sont capables de transformer 25 000 boisseaux de blé quotidiennement! Ils fabriquent en moyenne de 500 000 à 600 000 barils de farine par an, valant, aux prix actuels, près de 6 millions de dollars.

Nous avons 2 séminaires féminins, avec 11 enseignants et assistants, et environ 180 élèves; 3 écoles de charité, soutenues par nos dames, qui éduquent ainsi 250 enfants orphelins ou démunis; 1 école secondaire pour les deux sexes, la plus grande de l'État, avec un directeur, 11 assistants et durant l'année 654 élèves; 18 écoles privées, incluant certaines de celles déjà mentionnées; 14 districts d'écoles communes, dans les écoles desquels (incluant l'école secondaire et l'école africaine) 2782 enfants sont annuellement instruits. Notre «Société charitable féminine», pour la sagesse et la bien-

veillance de ses plans et l'utilité de ses efforts, n'a pas de rival dans le pays. Nos 20 écoles du dimanche ont 593 enseignants, 2978 élèves et 3 331 volumes dans leurs bibliothèques. Nous avons 20 sociétés religieuses, dont 16 ont des maisons permanentes pour le culte. Ces édifices, dont plusieurs sont des structures massives et majestueuses, non surpassées par un nombre égal dans aucune ville de l'Union, couvrent 60 106 pieds carrés, soit près de 1 acre et demi carrés; le nombre de pieds carrés dans leurs salles d'audience est de 48 255; et l'étendue de leur espace pour bancs, 15 853 pieds linéaires. Deux de ces sociétés sont « Amis », et deux catholiques romaines. Des 16 restantes, qui sont de sentiment évangélique, 5 sont presbytériennes, 2 épiscopales, 2 baptistes, 2 méthodistes, 1 presbytérienne réformée, 1 baptiste de libre arbitre, 1 congrégationaliste, 1 luthérienne allemande et 1 africaine. Toutes sauf quatre de ces églises ont des pasteurs établis. Le nombre total de leurs communicants est de 3540 – dont 1076 ont été ajoutés dans l'année, 675 sur profession de leur foi, et 401 par certificats d'autres églises. Le nombre total d'additions à notre propre église, dans les 22 ans de son existence, est de 941 – dont 250 ont été ajoutées dans les quatre dernières années. L'addition annuelle moyenne pour toute la période est de 41 – pour les quatre dernières années, plus de 62. Le premier effort organisé de tempérance en Irlande, sinon en Grande-Bretagne, fut fait par l'ancien pasteur de cette église, le révérend D^r Penney. Le noble plan d'approvisionner tous les États-Unis avec la Bible est né dans cette ville. Deux de nos églises ont contribué plus, l'année dernière, à la cause de la bienveillance, que toutes les églises (à deux

exceptions près) dans la connexion presbytérienne. Quinze missionnaires sont partis de nos églises vers des terres étrangères. Aucun endroit dans notre pays n'est aussi distingué que Rochester pour ses réveils religieux – pour le nombre comparatif et la taille de ses églises, ou l'élégance de leurs édifices; peu peuvent se comparer en saine moralité et en intelligence, en ordre social, en entreprise éclairée et en prospérité stable et permanente.

Tel est un bref aperçu de la bonté des voies de Dieu envers nous, comme on le voit dans notre origine en tant que nation; dans notre préservation durant les périodes d'épreuve et de danger; dans notre accroissement sans précédent et notre prospérité nationale; dans l'abondance de nos ressources et le confort dont nous jouissons; dans nos facilités pour l'éducation et l'intelligence générale; dans nos privilèges religieux; et enfin dans l'origine, la croissance et la condition présente de notre propre ville – une ville qui il y a vingt-cinq ans n'existait pas, et qui est maintenant l'ornement et la fierté de notre État. Qui, passant en revue ces bénédictions multipliées, constantes et signalées, ne sent pas son cœur brûler de reconnaissance envers Dieu? Du récit de notre histoire passée, de nos jouissances présentes et de nos perspectives à venir, qui n'entend pas monter comme la voix de grandes eaux l'exclamation du psalmiste : « Sa bonté envers nous est grande ! » et qui ne s'empressera d'obéir joyeusement au commandement pas – qui ne se réjouira d'obéir à l'exhortation : « LOUEZ L'ÉTERNEL ! »

APPLICATION

Dans l'application pratique de ces observations, nous devons remarquer :

1. *Que les péchés de ce pays sont des péchés d'une gravité particulière, et doivent être regardés par Dieu avec une aversion particulière.*

Plût au ciel que ce sujet pût nous être épargné – qu'il n'y ait pas de taches sombres souillant l'écusson de la gloire de notre nation – pas de larmes amères tombant sur la harpe d'action de grâces – pas de sombres pressentiments s'insinuant dans nos *Te Deum* de louange ! Cependant nous ne pouvons le cacher – il y a des péchés d'une couleur sombre et terrible qui déteignent sur nous en tant que nation. L'ambition, la mondanité, l'orgueil, le blasphème, l'intempérance, la violation du sabbat, l'infidélité et la licence se promènent effrontément au grand jour affichant leur dessein impie de déshonorer et de polluer notre pays. Le mépris présent de la loi, la virulence des discours et des actions partisans, la pratique de cette doctrine des démons, « que tout est permis en politique », par des hommes qui, en d'autres matières, mépriseraient la bassesse et la méchanceté qu'elle implique. Et enfin, mais non des moindres, il y a l'esclavage de 2 millions de nos semblables, qui pèse sur la conscience de notre pays comme un crime énorme et nous menace d'une malédiction plus grande encore. Quand je pense à la progression de ces péchés et d'un millier d'autres – quand je les entends faire monter vers le Ciel leurs cris de fer appelant à la vengeance,

quand je me souviens de la sainte indignation avec laquelle Dieu regarde les abominations de la terre, je tremble souvent pour mon pays ! Il est vrai – le Seigneur nous a longtemps supportés ; mais pour le croyant en la Providence Divine, il y a quelque chose de redoutable dans sa patience même : car plus longtemps il diffère, plus les fioles de sa colère se remplissent, et plus redoutable sera le jour de notre visitation, à moins que nous ne le détournions par un prompt et sincère repentir.

Ai-je besoin d'ajouter :

2. Que ce sujet devrait nous conduire tous à l'exercice d'une gratitude vivante et dévouée envers Dieu.

Une telle gratitude devrait être profondément ancrée dans nos cœurs, clairement et constamment manifestée dans nos vies. Et, surtout, elle devrait nous conduire à nous détourner de nos péchés, et à nous engager immédiatement, sincèrement et pour toujours au service de l'Éternel. Tel le dessein – telle la tendance propre de toutes les miséricordes de Dieu envers nous, et tel devrait être leur effet. C'est notre meilleur bien – notre plus haut privilège – notre fin la plus noble – notre premier devoir, envers nous-mêmes, envers notre pays, envers notre Dieu. Cela seul peut nous sauver d'une ruine aggravée, et faire de nos bénédictions terrestres un gage pour des bénédictions plus pures, plus nobles et éternelles du ciel.

Enfin, ce sujet nous enseigne :

3. Nos immenses obligations, tant envers nos ancêtres

qu'envers notre postérité.

A nos ancêtres, dont nous avons retracé le caractère, nous sommes redevables, et à travers eux à Dieu, de toutes les bénédictions dont nous jouissons aujourd'hui. Nous pouvons certes, et nous devons vénérer leur mémoire, étudier leur histoire, chérir leurs nobles principes et imiter leurs hautes vertus chrétiennes. Mais tout cela ne nous déchargera pas des immenses et sacrées obligations que nous avons envers eux ; car dans leur séjour céleste ils se situent maintenant hors d'atteinte de nos louanges. « Ces obligations devraient plutôt nous lier aux vivants et à notre postérité. » Nous tenant, comme nous le faisons, sur la montagne des miséricordes, entre le passé et l'avenir – tenant dans nos mains les destinées de millions d'êtres non nés, nous avons le devoir de leur transmettre, non seulement intact mais amélioré, le précieux héritage reçu de nos pères. Par une vigilance et des efforts appropriés, nous pouvons y arriver. Par contre, avec un peu de laisser-aller – en négligeant l'éducation, en abusant de la liberté, en ne respectant pas la loi, en violant le sabbat, en refusant de maintenir les institutions de nos pères et le culte de Dieu, en étant les apologistes de l'irréligion, de l'immoralité ou du vice, nous risquons de tracer un large chemin de perdition pour ceux qui viennent après nous, d'engendrer une race qui sera maudite pour elle-même, pour la communauté, pour le monde entier, et pour nous-mêmes à jamais dans la suite ! Voulez-vous éviter cela ? Voulez-vous que les générations qui viendront après vous soient au contraire un honneur, une bénédiction pour le monde, et enfin un

ornement du ciel? Alors faites tout en votre pouvoir pour que leurs esprits soient éclairés par la connaissance, et leurs cœurs sanctifiés par la grâce. Enseignez-leur, tant par le précepte que par l'exemple, d'être les amis de la liberté, de l'éducation, des lois salutaires, des dirigeants honnêtes et de toute bonne institution, qu'elle soit civile, sociale ou religieuse – d'être les adorateurs constants de Dieu, les opposants actifs et les réformateurs particuliers de tout vice. Enseignez-leur à penser – à peser les arguments, aussi bien qu'à savoir lire. Que leur moralité soit celle de la religion chrétienne, que leur politique soit fondée sur des principes célestes, leurs habitudes de pensée et d'action celles qui sont tirées de la parole immuable de Dieu. Enseignez-leur que la liberté sans vertu est une malédiction, et que plus la prospérité d'une nation est grande, plus profonde sera sa damnation finale, si elle est mal utilisée. Enseignez-leur que sans religion, sans la Bible, sans le sabbat⁷ et sans le culte de Dieu, il n'y a pas plus de sécurité pour notre pays qu'il n'y a de salut pour nos âmes – que sans ces choses nous tomberons assurément dans la même putréfaction morale et la même mort dans laquelle «le despotisme civil a enseveli les millions de Chinois». Oui – mes auditeurs – souvenons-nous et transmettons à toute

⁷Nos pères puritains étaient remarquables pour leur respect du SABBAT. Une raison qu'ils donnèrent pour avoir quitté la Hollande était «qu'en dix ans de séjour parmi les Hollandais, ils ne purent les amener à réformer leur négligence de l'observation du sabbat». C'est aussi un fait intéressant que lors d'une des premières expéditions faites par les Puritains pour explorer le pays sur lequel ils avaient débarqué, quand ils furent surpris par la nuit du samedi, au lieu de retourner au navire, ils campèrent jusqu'à ce que le sabbat soit passé – et cela au milieu des rigueurs du mois de décembre!

la postérité la leçon sacrée reçue de nos Pères puritains, que seule la justice peut véritablement élever un peuple, et qu'heureuse est cette nation, et seulement celle-là, dont Dieu est le Seigneur. LA RELIGION PURE EST LE SEUL ESPOIR DES NATIONS. Sans cela, tout ce que vous pouvez faire pour élever et bénir un peuple avec une prospérité permanente, avec une grandeur durable, est complètement en vain. Vous pouvez jeter autour d'eux les convenances de la vie et les raffinements de l'art et du goût ; mais ceux-ci ne feront que couvrir et dissimuler la méchanceté qu'ils ne peuvent détruire. Vous pouvez compter sur les contraintes de la loi civile ; mais les lois sont toujours le produit de l'opinion publique, et lorsque celle-ci est corrompue et abominable, elles deviennent de même. Vous pouvez leur parler de l'excellence de la simple moralité ; mais l'égoïsme se moquera de sa beauté, et quant à son pouvoir, il périra comme une guirlande – comme la bulle splendide de savon aux mille teintes, à la première piqure de la tentation. Vous pouvez leur donner l'intelligence ; mais si elle n'est pas sanctifiée, elle sera comme l'intelligence des démons, utilisée seulement pour flétrir et détruire tout ce qui est lumineux, beau et glorieux, tant ici qu'après. Vous pouvez leur parler de la grandeur et de l'honneur de leur pays ; mais un simple appel à l'orgueil n'arrêtera pas la violence des divisions partisans, ou le choc d'intérêts opposés, ou les déchaînements sans frein d'un péché sans honte, qui peuvent encore éclater en séismes moraux, nous fracassant en mille morceaux et nous engloutissant dans le tombeau des républiques antiques, qui furent et qui ne sont plus.

Non – mes amis – il n’y a pas de sauvegarde pour une nation qui vaille celle qu’offre une intelligence saine alliée à la religion pure ; rien ne la bénira aussi richement dans toutes ses relations civiles, sociales et morales ; rien ne lui assurera aussi sûrement les sourires de ce Dieu, dont la faveur est la vie, et dont la bonté est meilleure que la vie. Tandis qu’avec nos cœurs et nos voix, nous élevons vers l’Éternel des chants d’action de grâces et de louange pour toutes les miséricordes dont il a usé envers nous à titre personnel, en tant que citoyens, en tant que peuple, unissons aussi nos cœurs et nos voix pour le supplier que nos miséricordes temporelles puissent être continuées – que la saine intelligence puisse se répandre, et spécialement par des réveils de religion pure, allumés comme autant de phares inextinguibles du ciel, sur chaque colline et dans chaque vallée ; qu’ils puissent purifier notre pays de tout péché, et nous rendre aussi distingués en sainteté que nous le sommes aujourd’hui en prospérité matérielle – aussi distingués dans le désir de progresser moralement que nous le sommes à cette heure à recevoir les largesses de Dieu. Prions que celui qui a été si longtemps notre protecteur et notre chef soit encore notre gardien et notre guide – que celui qui nous a si longtemps bénis nous bénisse encore – que celui qui a été le Dieu de nos pères demeure avec nous et soit notre Dieu – qu’il soit une muraille de feu autour de nous, et un soleil de gloire au milieu de nous – qu’il établisse sa demeure dans notre ville et dans notre nation, et qu’il fasse de nous ce peuple heureux, DONT DIEU EST LE SEIGNEUR.